

# « Bien vivre ou (s')épuiser » ?

Guatemala

## Introduction

Sur les hauteurs de l'Altiplano du Guatemala, dans la région de Sololá, Don José et sa femme Sibelia contemplant les « milpas », les champs de maïs de leur village. À flanc de montagne, la plante sacrée, base de la civilisation maya, s'étend en de longues ondulations épousant le relief. Çà et là, un toit de tôle ondulée et une légère colonne de fumée signalent la présence d'une maison. Au loin, enserré dans un collier de volcans, le lac Atitlán scintille en reflets bleutés qui se mêlent aux « 1001 nuances de vert », caractéristiques du « pays de l'éternel printemps ».

Derrière ce paysage idyllique, il y a une histoire tumultueuse. C'est celle des « hommes et des femmes du maïs », les Mayas, héritiers d'une des plus brillantes civilisations du monde, mais qui, colonisés, brutalisés, exploités, ont aujourd'hui été repoussés sur les parcelles de terre les plus ingrates du pays. La colonisation espagnole, puis la guerre civile des années '80-'90 ont marqué au fer rouge du génocide ces populations indigènes, aujourd'hui encore victimes de racisme et de discriminations, alors qu'elles représentent 2/3 de la population du pays.

Il en a fallu du courage et de la résilience à ces communautés pour résister et continuer à exister !

Cette force, elles l'ont puisée dans leurs savoirs ancestraux qui leur ont permis de maîtriser un environnement difficile, mais aussi dans une spiritualité forte inspirée par leur « cosmovision ».

Pour les Mayas comme Sibelia et José, l'humain et la nature sont complémentaires, ils forment un tout. Détruire la nature revient donc à détruire l'humain en même temps. Au cœur de cette philosophie, des principes d'équilibre, d'harmonie et de réciprocité qui guident l'action des paysans mayas et qui, en ces temps de crise écologique et sociale globale, résonnent bien au-delà du Guatemala.

Aux quatre coins du monde, cette vision ancestrale du monde se traduit en effet aujourd'hui par une philosophie du développement, en passe de devenir un véritable (contre-)modèle, y compris en Occident. On l'appelle le « buen vivir », le bien vivre.

## 1. Le « buen vivir », kèsako ?

Le « buen vivir » est une notion difficile à traduire valablement dans nos langues modernes. Pour résumer, c'est une philosophie de vie qui fait partie intégrante des sagesses ancestrales des peuples indigènes des Andes, de l'Amazonie ou des Caraïbes. En réaction à un modèle qui prétend éradiquer la faim et la pauvreté en détruisant la nature et à l'opposé de la logique du « toujours plus », le « buen vivir » met en avant un principe de vie heureuse, simple, sobre, en plénitude et en harmonie avec tout ce qui nous entoure. Que ce soit avec nos frères et nos sœurs en humanité ou avec la nature. **Antithèse du « consumérisme », il prône une réalisation de soi qui accorde la priorité à l'être et non pas à l'avoir. Loin d'être une apologie de la paresse ou une lubie de bobos, le concept est aujourd'hui pris très au sérieux, il acquiert une dimension universelle et rencontre un écho de plus en plus fort sous toutes les latitudes, et sous des dénominations aussi variées que « sobriété heureuse » ou « simplicité volontaire ».**

Partout en effet, des femmes et des hommes constatent l'impasse de la logique de la croissance infinie (et donc impossible !), et son impact tragique sur la vie des gens et sur l'environnement. Alors que la planète est épuisée par la course au profit, les humains s'épuisent eux aussi dans une course folle à la possession et à la consommation. Faim et malnutrition d'un côté ; stress et dépression de l'autre, sont les facettes d'une planète en « burn out global »

Si le paradigme du développement conventionnel qui mène à cet état des choses se résume en deux mots : « toujours plus », le « buen vivir » quant à lui prône plutôt le « moins, c'est mieux ».

Mais attention, qu'on ne s'y méprenne pas : il ne s'agit pas de plaider le renoncement auprès de populations qui n'ont déjà pas grand-chose ! Ce serait le comble de l'immoralité !

**Le « buen vivir » n'est donc pas concevable sans la solidarité au cœur du projet, car « nul ne peut vivre bien, si les autres vivent mal ! »**

Par conséquent, sur une planète où 900 millions d'êtres humains ont faim, mais où l'on pourrait nourrir sans problème 12 milliards d'individus, le « buen vivir » ne peut pas se penser sans une « prospérité partagée ». En effet, jamais l'humanité n'a produit autant de richesses, mais jamais ces dernières n'ont été aussi inégalement réparties<sup>1</sup>.



**Aujourd'hui le « buen vivir » est une vision d'avenir qui se retrouve au cœur des objectifs de développement de nombreux pays. A l'ONU, il est source d'inspiration pour corriger et inspirer les nouveaux Objectifs de Millénaire pour le Développement. Il est même inscrit tel quel dans les nouvelles constitutions de l'Equateur et de la Bolivie.**

## 2. « Buen vivir » au Guatemala

Dans leur ferme modèle de Sololá, Don José et Doña Sibelia, son épouse, tentent de donner au « buen vivir » une dimension concrète. Ce faisant, ils imitent une multitude d'autres paysans du Sud, convertis non seulement à des méthodes agricoles alternatives, mais aussi à une certaine idée du bien-être, très éloignée de l'accumulation matérialiste prônée par le modèle occidental dominant.

**« Pour nous autres, indigènes, la prospérité n'est pas liée au compte en banque ou à une carte de crédit, mais bien à la fertilité de la Terre ».** Et cette fertilité, dont dépend leur capacité à manger à leur faim, José et Sibelia en prennent bien soin.

Grâce à leur parcelle de moins d'un quart d'hectare (2500 m<sup>2</sup>), ils parviennent à nourrir leur famille composée de 10 personnes. Leur recette magique, c'est l'agro-écologie des « parcelas integrales », une façon de cultiver qui tient avant tout compte des spécificités du terrain et des ressources naturelles disponibles.

Ici, pas question d'engrais ni de pesticides chimiques, de semences OGM ou industrielles... on fait avec ce qu'on a et on « fait bien » pour « vivre bien » : sur les « parcelas integrales », José et Sibelia ont utilisé le moindre mètre carré pour transformer leur exploitation en un petit jardin d'Éden. Tout y est organisé pour minimiser l'usage d'intrants (coûteux) et maximiser la production afin de garantir la sécurité alimentaire de la famille.



La petite ferme est un véritable écosystème « intégré » où « milpa », jardin potager, étang, compost, enclos à animaux, pépinière sont interdépendants : le maïs est la culture principale qui nourrit hommes et le bétail ; ses feuilles fanées servent à couvrir le sol du potager et donc à protéger les légumes des plantes invasives ; le compost amélioré par le fumier sert à produire de l'engrais ; les semences récoltées sur place ne sont pas achetées, et contribuent à promouvoir la diversité et les variétés locales.

Dans ce concept, ce qui est impressionnant, c'est l'organisation de la petite ferme pour exploiter naturellement tout ce qu'il est possible d'exploiter.

Pour José, le principe est simple : **« Nous voulons vivre avec la terre et pas seulement de la terre. Dans votre modèle occidental, la terre n'est qu'un support à utiliser et à (sur-)exploiter. Or, le sol, par exemple, est un véritable organisme vivant dont il convient de prendre bien soin pour pérenniser sa capacité à nous nourrir. Avec l'agriculture industrielle intensive, les sols s'érodent plus vite qu'ils ne se reconstituent, alors qu'ils sont pourtant la « peau de la Terre » et la source de toute vie. »**

<sup>1</sup>. On pourrait illustrer ainsi la situation : si la richesse mondiale était représentée par un gâteau divisé en dix parts, un convive à la table s'approprierait 9 parts, laissant les 9 autres invités se partager la part restante. Le paradigme conventionnel du développement repose sur un contre-sens : « pour que tout le monde mange à sa faim » affirme-t-il, « il faut sans cesse augmenter la taille du gâteau, afin que les miettes qui tombent de la table des riches soient plus nombreuses ! ». Une aberration sociale et écologique dans un monde aux ressources naturelles par définition limitées.



En commercialisant leur production sur les marchés locaux via une coopérative, José et Sibelia ont réussi à améliorer leur quotidien et à payer la scolarité de leurs enfants. Alors que dans le modèle « classique » ils auraient sans doute dû lourdement s'endetter pour acquérir les outils et les intrants nécessaires à une exploitation intensive. Et, une fois dépendants des engrais et des pesticides nécessaires pour pérenniser leur exploitation, ils se seraient retrouvés dépendants des fluctuations des prix des denrées et des matières premières sur les marchés internationaux.

Outre l'amélioration de la sécurité alimentaire dans le respect de l'environnement, un autre effet de la philosophie du « buen vivir », c'est le développement de l'autonomie des populations les plus pauvres par le renforcement de l'esprit communautaire.

En effet, la vie en harmonie avec les autres repose sur le principe que le développement doit bénéficier à tous, et non pas tendre à l'enrichissement personnel de quelques-uns au détriment d'autrui.

C'est la raison pour laquelle la communauté de José et Sibelia a renoué avec la tradition des élections communautaires. Un processus démocratique participatif pour la gestion du village, qui a mené à l'élection de différents représentants et leaders paysans à des postes de responsabilité, dont José, qui est devenu maire.

Le renforcement de la communauté implique également le renforcement de sa capacité à faire valoir ses droits et se défendre des agressions extérieures. C'est ainsi que l'ensemble de la population du village, mais aussi les habitants de tout le district se sont mobilisés pour faire barrage à l'exploitation anarchique et extrêmement polluante des mines d'or à proximité de leurs lieux de vie.

*« C'est parce qu'ils veulent exploiter nos ressources naturelles que les Occidentaux veulent nous imposer leur modèle de développement. », assène Don José.*

Un propos on ne peut plus lucide... et qui trouve écho dans les nombreuses mobilisations populaires pour défendre la terre et les droits des populations indigènes.

### 3. « Bien vivre » en Belgique

Chez nous, à 10 000 kilomètres du Guatemala, la « pub » nous ressasse quotidiennement que « bien vivre », c'est augmenter son « pouvoir d'achat » et « bien consommer » ! Pourtant, de plus en plus de gens se veulent plus concitoyens que consommateurs. Ils font l'expérience d'un mieux vivre en choisissant la simplicité et la cohérence écologique. Ainsi, Marie et Gérald, parents de 4 enfants et habitants de Bruxelles : il y a trois ans, ils ont enclenché une petite « révolution alimentaire » dans leur foyer. **« C'est venu petit à petit » nous confient-ils, « au fil de nos lectures, d'émissions télé, de conférences... Au début, nous avons décidé d'instaurer chaque semaine une journée « sans viande ». Parallèlement, nous avons commencé à bannir la consommation des produits les plus emblématiques de l'industrie agro-alimentaire : plus de Coca-cola, ni de Mc Donald's... ce fut d'emblée délicat, surtout pour nos ados, mais à force de débats enflammés, nous avons fini par les convaincre. Ensuite, nous nous sommes mis en quête d'une structure pour nous aider à développer un mode de consommation alimentaire différent.**

**C'est ainsi que nous avons intégré un GASAP. Ces « groupes d'achat solidaires de l'agriculture paysanne », tout comme les GAC (groupes d'achats communs), proposent aux consommateurs des paniers de produits bio et solidaires en échange d'un juste prix, c'est-à-dire un prix qui permet au producteur de vivre de son activité. Grâce à cette formule, nous achetons nombre de produits divers, dont des fruits et légumes bio, de saison et qui n'ont pas été transportés sur des milliers de kilomètres ! Tout bénéfique pour l'environnement, la santé, les saveurs et le plaisir retrouvé des repas préparés « maison ».**



A côté de l'histoire de Marie et Gérald, beaucoup d'autres histoires de changements personnels se déroulent sous nos yeux : elles ont pour dénominateur commun une envie de vie plus simple, plus sobre, mais plus vraie : partage de véhicules, habitats groupés, monnaies citoyennes, *repair café*... autant de pratiques qui remettent en cause un modèle économique débouchant sur la surconsommation et la destruction des ressources naturelles, sur l'accumulation des profits pour certains et des inégalités pour tous.

Autant d'initiatives qui entrent en parfaite résonance avec la philosophie du « buen vivir », telle que vécue par Sibélia et José à des milliers de kilomètres de là...



#### 4. Le « buen vivir », une réponse à la société de l'épuisement

Partout au sud comme au nord de la planète, c'est la même logique : le « système » épuise la planète, et les humains s'épuisent pour tenir debout dans ce système.

Sur le plan environnemental, les crises s'additionnent : érosion des sols, effondrement de la biodiversité, pollution de l'air, crise climatique... au point que certains scientifiques osent aujourd'hui prédire la fin possible de l'espèce humaine à l'horizon 2100

Parallèlement à ce tableau d'une crise environnementale sans précédent, les populations du sud continuent de souffrir de faim et de pauvreté. Environ 900 millions de personnes sont en situation de malnutrition chronique, un milliard d'individu survivent dans la pauvreté absolue (moins de 1\$ par jour et par personne), et la moitié de la population mondiale végète dans la « grande pauvreté » (moins de 2\$ par jour et par personne).

Au nord, un phénomène d'épuisement similaire est perceptible, y compris chez nous, en Belgique : nous vivons dans une société où la croissance économique se couple depuis plusieurs années avec la croissance de la pauvreté (multipliée par trois en vingt ans chez nous), et aussi avec la croissance de la consommation d'antidépresseurs.

Et si les gens et la Terre s'épuisent à ce point, c'est parce que le moteur même de notre système est vicié.

Ce moteur, c'est la logique de croissance et de compétitivité absolues entretenue par un système de libre-

échange commercial qui est devenu, au fil des décennies, le libre-échange de la pollution, de l'exploitation des travailleurs et de la précarité.

#### Dans ce contexte, n'est-il pas urgent de ralentir ? L'exemple du Guatemala ne nous amène-t-il pas à repenser fondamentalement notre modèle de société ?

Nombreuses sont les personnes qui se sont déjà engagées dans cette voie et ont décidé d'agir individuellement ou collectivement : elles consomment moins de biens superflus, elle se déplacent, se chauffent, se nourrissent différemment, elles font appel à des producteurs locaux ou des services de proximité qui favorisent l'économie locale tout en respectant les limites de la biosphère. Bref, elles expérimentent le principe du « moins, c'est mieux ! », le fondement de la philosophie du « buen vivir »



Pour cette campagne de carême 2017, Entraide et Fraternité veut vous inviter à soutenir les initiatives des paysans du Guatemala inspirées par la philosophie du « buen vivir ». Des projets dans le domaine l'agriculture agroécologique qui garantissent la souveraineté alimentaire, luttent contre la faim, permettent l'autonomie et le bien-être des communautés paysannes et la défense de leurs droits économiques et sociaux fondamentaux.

Mais Entraide et Fraternité veut aussi vous inviter à la conversion écologique sur le plan individuel, collectif, sociétal, afin que toutes et tous nous puissions « bien vivre » sur une planète « bien préservée ».

#### Bien vivre ou (s')épuiser ... il est temps de choisir !

Pour en débattre et/ou pour se mettre en marche vers le « buen vivir », nous vous invitons à nous rejoindre lors d'une des multiples animations de Carême dans votre région.

<https://www.entraide.be/-Agenda->

Joindre notre engagement à ces associations du sud, c'est être acteur de la construction d'un « bien vivre » plus juste et plus solidaire !

Avec le soutien de

